LE

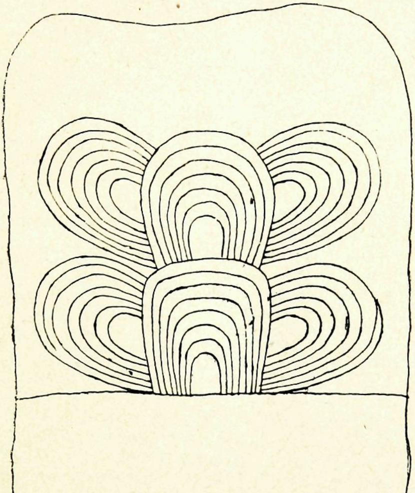
DRUIDISME RESTAURÉ

BASES DE L'ÉGLISE DRUIDIQUE ET NATIONALE

LE DRUIDISME RESTAURÉ

PAR

Henri LIZERAY



PARIS
LIBRAIRIE ERNEST LEROUX
28, RUE BONAPARTE, 28
1885

PRÉFACE

Les druides nous manquent. Ces physiologistes[1], *familiarisés avec les questions cosmogoniques, prenaient pour objet de leurs discussions le fonctionnement de l'univers et l'âme qui en est le résultat. Leurs enseignements sur ces grands problèmes n'ont pas été remplacés par ceux du clergé, des professeurs universitaires, ni des publicistes, comme nous allons le démontrer.*

Par le rejet de toute controverse, les mystiques envoyés de Rome anéantirent l'essor intellectuel : en condamnant le choix des opinions qu'ils qualifièrent d'hérésie, ils attaquèrent le principe même du jugement ; Pour compléter leur œuvre d'annihilation, ils intronisèrent le dogme, c'est-à-dire l'obligation de croire sur parole. A toutes les questions, à toutes les légitimes curiosités de l'esprit, ces nouveaux docteurs répondirent par des citations de la Bible.

Toutefois, en laissant à l'état de lettre morte cet obscur résumé des croyances chaldéennes, les prêtres

[1] C'est l'expression de Cicéron, (*La divination*, l. I, § 41,) et de Strabon, (l. IV, ch. V. § IV :)

montrèrent qu'ils avaient perdu le sens des théologies : celles-ci n'ont de valeur que par l'interprétation. Car les religions, balbutiées pendant l'enfance de l'humanité, avant la formation même des termes abstraits, se composent d'allégories « qui sont des discours faux en apparence, mais vrais au fond. » [1]. *Il en résulte que le plus sûr moyen de se tromper est de se tenir au sens littéral des textes théologiques, suivant la règle adoptée par le clergé romain.*

Ainsi, les fonctions intellectuelles désertées, reniées, condamnées; les inventeurs et les novateurs mis au bûcher (l'humanité jamais ne l'oubliera) ; les intelligences vides conduites par des esprits nuls, telle fut, dans ses effets, la valeur scientifique de la doctrine chrétienne. Au point de vue moral, elle imposa aux pâles monothéistes un seul sentiment : la crainte, la crainte juive, la crainte du Jéhovah colérique, toujours menaçant, jamais satisfait. La vie des vrais chrétiens, comme Pascal, s'écoula dans les transes, en perspective de l'enfer. Aujourd'hui encore on peut voir les malheureuses populations des campagnes irlandaises se traîner à genoux pendant les cérémonies d'un culte incompris. Voilà ce que devient entre les mains des prêtres, la dignité humaine dans les pays où autrefois les druides enseignaient la liberté, la responsabilité et la progressivité de l'âme.

Pas plus que l'Église, l'Université n'a pu suppléer aux doctrines druidiques. Car une institution subventionnée par l'État pour former des fonctionnaires civils et militaires, limite son enseignement aux sciences externes, sans s'occuper des croyances intimes.

Les fonctions intellectuelles, désavouées par le clergé,

[1] Tzetzès, Allégories, vers 13.

sont échues à des gens non rétribués qui les remplissent mal, parce que le travail de la pensée exclut toute préoccupation matérielle. Les publicistes actuels, pour la plupart journalistes pressés de besoins, écrivent avant d'avoir eu le temps de réfléchir : ils appartiennent, non à la classe des penseurs, mais à la nombreuse tribu des flaireurs d'argent, aux nez arqués. Quant aux romanciers, ils ne doivent pas s'aventurer au-delà des potins de la vie courante : témoin la naïveté de l'auteur de Salammbo qui, prenant le dragon, symbole astronomique[1], *pour un ophidien réel, en fait un objet de jouissance pour femme.*

Cependant nous avons plus que jamais besoin de savoir. D'effroyables guerres, œuvres de bouchers, attestent l'oubli des règles primordiales et l'urgence de rappeler les principes. Quand l'humanité recule, l'univers baisse : d'où la nécessité des révélations pour empêcher que le tout ne s'écroule.

Merlin sort enfin du sommeil dans lequel Viviane l'avait plongé, c'est-à-dire l'esprit druidique s'échappe de l'engourdissement où le tenait l'église romaine. Des sommets de l'Ida jusqu'à ceux de l'Irlande, dans un cadre immense, la jolie pensée celtique va de nouveau apparaître.

Prospérité à ceux qui arrivent.

[1] Macrobe, Saturnales, l. I. ch. IX.

LE DRUIDISME RESTAURÉ

§ I. — NOTRE MÉTHODE

Les doctrines verbalement enseignées par les druides se perdirent irrévocablement pendant les persécutions successives des empereurs romains, des évêques chrétiens et des rois francs. Il n'y a donc pas à compter sur la transmission directe des croyances druidiques.

Ces traditions se retrouvent, à l'état de fragments, dans quelques ouvrages grecs et latins et dans les manuscrits britanniques récemment découverts. A l'aide de ces précieux débris, on peut, comme Cuvier l'a fait pour les fossiles des mondes disparus, restaurer les anciens organismes sociaux et religieux. Car ces systèmes forment des touts distincts et en nombre limité ; et de même que le zoologiste reconstitue, à l'inspection d'un membre, le corps d'un animal, de même le sociologue peut, au moyen d'une page, rétablir dans son intégrité la théologie d'un peuple.

Veut-on un exemple ? Les anciens Celtes d'Irlande solennisaient l'époque des deux équinoxes, comme les

Celto-pélasges de la Samothrace et les Galates ou Gaulois d'Asie. En rattachant à ce centre commun tous les documents conservés par les peuples de même race, et en complétant ce qui manque chez l'un par ce que l'on trouvera chez l'autre, on reconstituera le culte entier.

Mais le sociologue est moins favorisé que le zoologiste à qui la nature fournit gratuitement les termes de comparaison. Ainsi, quand Cuvier trouve une dent fossile, il s'en réfère à des types existants pour conclure à un herbivore ou à un carnivore. Ces premiers modèles manquent à l'historien qui doit d'abord les reconstituer.

Chose facile, en somme, car l'évolution humaine a subi partout les mêmes phases. Dans tous les temps, dans tous les pays les regards de l'homme, comme ses réflexions, se sont portés sur les mêmes objets : le législateur et le théologien ont eu un constant modèle. C'est cette magnifique voûte céleste, tout ce tournoiement et ce balancement des astres qui amènent la curieuse succession des jours et des saisons, d'où dépendent notre subsistance et notre destinée.

Les observations auxquelles donna lieu ce grandiose spectacle, éternel prototype des institutions civiles et religieuses, relèvent de quatre époques différentes, selon une classification inéluctable : ce sont les règnes d'Uranus, de Saturne, de Jupiter et de Bacchus. Chacune de ces expressions chronologiques désigne un âge de l'humanité. [1]

[1] Les trois premières époques sont mentionnées par maints auteurs grecs et latins. La quatrième est déclarée par Proclus, *sur le Timée*, l. V, comm. 2. et Eschyle, *Prométhée*.

Règne d'Uranus ou du Ciel. L'observation se restreignit d'abord à l'aspect du ciel et des phénomènes météorologiques, tels que le jour, la nuit, les crépuscules, les nuages et les astres en temps que foyers de lumière et de chaleur. On admira ces êtres puissants, on leur adressa de naïves prières et des remerciments. On vécut au jour le jour des productions spontanées du sol. Telle nous apparaît la civilisation de l'Inde primitive dans les hymnes des Védas.

Les premiers êtres raisonnables, dans la cosmogonie phénicienne, portent le nom de Zophasémin, c'est-à-dire observateurs du ciel[1].

D'après Diodore, Uranus fut surtout célébré au nord et à l'ouest de l'Europe. « Sous son règne les hommes renoncèrent à la vie vagabonde et se rassemblèrent entre les glacis des villes. Ils modérèrent leurs habitudes brutales et désordonnées et pratiquèrent l'art de conserver les fruits. »

Suivant Macrobe : « Uranus est synonyme de cahos : il représente l'époque ou le temps n'existait pas, c'est-à-dire où on ne calculait pas encore les révolutions des astres qui seuls donnent la notion du temps. »

Règne de Saturne. L'homme, renonçant à la vie sauvage pour se livrer à l'agriculture, observa plus attentivement le cours des astres : il distingua la sphère céleste en douze parties égales, prises, conséquemment, sur l'équateur[2]. Ces premiers facteurs du temps

[1] Eusèbe, préparation évang. l. I.

[2] Sextus Empiricus, l. V. Ces divisions ont de l'analogie avec les *maisons* des astrologues.

indiquèrent les saisons par leur lever et reçurent le nom de Titans, dont le principal fut Saturne.

La plus lointaine planète, d'une influence sèche et froide, agit sur les arbres. C'est pourquoi les primitifs agriculteurs s'appliquèrent à en calculer la révolution, qui dure trente ans. Cette période passa pour amener les êtres à leur parfait développement[1]. On donna à ce même astre les noms de Soleil (Hélios), d'Indicateur (Phœnon), et on l'attribua à Saturne[2].

De même, la lune, d'une nature humide et froide, influe sur les plantes : on mesura le temps par mois[3]. Un auteur spécialiste, Jean le Lydien, dit qu'à partir du règne de Saturne jusqu'à la fondation de Rome, l'année fut constituée d'après le cours de la lune. Ainsi le cycle trentenaire et l'année lunaire caractérisèrent cette période.

Le nom latin de Saturne dérive de Sator, Semeur[4]. Les Grecs le nomment Chronos, selon Denys d'Halicarnasse : ce mot signifie le Temps. On dit Chronos fils d'Uranus pour exprimer que le Temps est une mesure qu'on prît des révolutions du ciel[5]. L'opération que Chronos fit subir à son père signifie que les facultés fécondantes de la sphère céleste furent séparées, c'est-à-dire distinguées, et attribuées aux différents segments du ciel.

[1] Cornutus, Nature des dieux.

[2] Diodore, livre II, § 30.

[3] Mensis, *mois*, mensura, *mesure*.

[4] « Les laboureurs sont les descendants de Saturne » Plutarque, *la Noblesse*.

[5] Macrobe.

Rhéa, ou la Terre, épouse de Saturne reçut comme lui les plus grands honneurs. On lui associa les vents, à cause de leurs influences sur la culture.

Règne de Jupiter. La planète de Jupiter, sèche et chaude, le soleil, chaud et humide, influent sur la nature de l'air, principe de la respiration ; ils dominent sur les troupeaux. Quand on renonça à l'état agricole pour mener la vie d'éleveurs, Saturne et la lune furent déconsidérés, Jupiter et le soleil obtinrent de l'importance. L'année lunaire, précédemment en usage, et le cycle de trente ans furent abandonnés. A leur place on adopta l'année solaire et le cycle de Jupiter dont la révolution dure douze ans. On désigna chacune de ses années par le nom d'un animal, et, comme le chemin parcouru en un an par Jupiter est égal au chemin parcouru en un mois par le soleil, on identifia ces deux divisions et le zodiaque fut ainsi déterminé[1].

Douze nouveaux dieux personnifièrent les parties constitutives du monde, c'est-à-dire les quatre éléments (Vesta, Neptune, Junon, Vulcain), les deux luminaires (Diane et Apollon), les cinq planètes (Vénus, Mercure, Mars, Jupiter, Cérès) et l'éther « doué du mouvement circulaire » (Minerve[2].)

Les dieux constituent le monde (*cosmos*) ; c'est pourquoi on les appela dieux cosmiques, ou dieux du Con-

[1] Bailly, Introduction à l'astronomie ancienne. *Zodiaque*, dérive de *zodion, petit animal*, parce que les douze constellations du zodiaque sont figurées par des animaux.

[2] Scholiaste d'Apollonius, l. II, vers 532 ; Ennius ; Salluste le grec ; Aristote, Traité du monde ; Macrobe, songe de Scipion ch. IX, et suivants.

seil, parce que les hommes réglèrent leurs travaux sur la marche des planètes. Jupiter fut mis au premier rang.

Ainsi, sur la nouvelle donnée astronomique, on refit toute la mythologie, toute la religion, toute la science et tout le gouvernement. Les Titans furent chassés du ciel. Saturne fut mis à la porte de l'Olympe; on lui retira même sa planète, qui fut attribuée à Cérès. Il fut relégué au rang des dieux hypercosmiques avec Rhéa ou la Matière première et Uranus « qui porte gravé dans son sein la loi immuable de la nature »[1] et dont la puissance subsista sous le nom de Destin. Cette trinité hypercosmique représente la première formation pendant laquelle Uranus œuvra les essences qui peuplent l'espace, c'est-à-dire les astres, Saturne occasionna l'intelligence en marquant les influences des parties de l'équateur céleste, et Rhéa produisit les souffles psychiques[2].

La période jovienne ouvrit les temps historiques. Ce fut l'époque des premières cités et des guerres qui commencèrent avec les peuples carnivores. L'année solaire fut adoptée, en Grèce, par les premières colonies et en Italie par Romulus, qui fonda Rome en 754 av. J. Ch. Mais, chose remarquable! au bout de quelques années, il y eut dans les deux pays une réaction en faveur du calendrier lunaire. Solon à Athènes, Numa à Rome conservèrent l'année solaire pour les calculs astronomiques, mais rétablirent l'année lu-

[1] Orphiques.
[2] Salluste le grec.

naire pour les usages de la vie civile et pour la fixation des fêtes religieuses, qui demeurèrent déterminées d'après les phases de la lune.

Règne de Bacchus. Après l'agriculture et l'élevage des troupeaux, vint l'époque de la viticulture et des liqueurs fermentées : à l'automne de l'humanité comme à celui de l'année, le vin fut à son tour chanté et célébré[1]. Le soleil qui, par la chaleur ou l'humidité, influe directement sur le fruit de la vigne, fut désormais pris comme seul régulateur du temps. L'année de 365 jours fut constituée sur la révolution solaire à l'époque de *Jules* César, et le nouveau calendrier prit, pour cette raison, le nom de *Julien.*

Un nouvelle affabulation religieuse reproduisit le cours de l'année sous l'emblème du Christ.

Au 25 décembre, quelques jours après le solstice, on célèbre la naissance du dieu, c'est-à-dire du nouveau soleil qui remonte vers notre hémisphère. Au premier janvier, c'est la circoncision, le jour où l'année se scinde d'avec les précédentes et prend son millésime. Les quarante jours qui précèdent Paques sont des jours de deuil, parce qu'alors le soleil traverse le signe des poissons, qui lui est le plus opposé à cause du froid qu'il amène.

Mais la résurrection du soleil a lieu à l'équinoxe du printemps. C'est Pâques, c'est-à-dire le jour où le soleil s'échappe des signes hivernaux[2]. On le solen-

[1] Bacchus est le nom qu'on donne aux produits liquoreux et aux bourgeons. Eusèbe, prép. év. l. III, ch. XI.

[2] Pâques signifie l'action de passer d'un point à un autre.

nise à la nouvelle lune suivante qui contribue aussi à parer la terre de verdure et de fleurs. Soixante jours après, lorsque le soleil accomplit son ascension, durant la lune de juin, on célèbre sa gloire le jour de la Fête-Dieu.

En résumé, toutes les fêtes du nouveau culte indiquent les positions du soleil par rapport à la terre et aux constellations[1].

Les quatre époques susmentionnées correspondent à des faits de la vie pratique qui est astrale, végétale, animale et hominale. Uranus est l'époque des productions spontanées, semences du ciel ; Saturne, d'une nature sèche et froide influence les végétaux ; Jupiter régit l'air et les animaux qui se distinguent des végétaux par l'intelligence ; Bacchus, enfin, produit le vin et excite les sentiments sympathiques qui sont propres à l'homme.

Nous voilà ferrés sur l'ensemble de la mythologie ; nous pouvons maintenant aborder les détails du druidisme.

[1] Clef magique de la fiction et du fait, par Vaillant.

CHAPITRE PREMIER

Ce premier chapitre sera consacré à celles des croyances celtiques rapportées par les auteurs grecs et latins. On y exposera les doctrines des Hyperboréens, des Samothraces, des Galates, des Gnostiques, des Chaldéens et des Sabiens. Une étroite connexité existe entre ces systèmes religieux ou philosophiques et les croyances druidiques auxquelles ils serviront d'introduction.

§ I. — SCIENCE HYPERBORÉENNE

Hyperboréen signifie : situé au-delà du vent Borée « qui souffle de la Thrace », suivant l'expression d'Homère. Cette appellation vague a primitivement désigné les contrées boréales, c'est-à-dire les contrées celtiques, puisque, selon Diodore, l'île Britannique et la majeure partie de la Gaule sont placées sous la constellation de l'Ourse.

Mais, chez d'autres auteurs, le même mot désigne sans ambiguité les peuples occidentaux. D'après Apollonius, les Hyperboréens sont situés au couchant ; d'après Eschyle, à la source du Danube, et d'après

Posidonius, proche les Alpes italiques. Plutarque, en nous apprenant que les Hyperboréens prirent Rome du temps de Camille, les identifie avec les Celtes et confirme l'intérêt qu'il y a pour nous à les étudier.

Parmi les Hyperboréens célèbres qui vinrent en Grèce, il faut citer Achaïa, personnification de la race Achéenne, Pégase et Agyeus, fondateurs de l'oracle de Delphes, les Argonautes Zétès et Calaïs, le philosophe Abaris, enfin Olen, inventeur du vers hexamètre et initiateur d'Orphée, de qui provient toute la science des Grecs [1]. Le surnom d'Apollon hyperboréen donné à Pythagore indique à quelle source celui-ci puisa sa philosophie. Dès les premiers âges, Hercule apportant, du pays des Hyperboréens, un pied d'olivier à Athènes, semblait proclamer que la civilisation hellénique s'inaugurait sous les auspices et l'inspiration des nations occidentales.

Suivant les paroles mêmes d'Hérodote, les Hyperboréens envoyaient chaque année, à Délos, des ambassades chargées de présents pour Diane et Apollon. Ils avaient institué le culte de ces divinités qu'ils célébraient en tournant et en s'accompagnant de flutes, de cithares et de syringes.

Délos avait été choisi comme sanctuaire à cause de sa situation au milieu de douze îles rappelant les douze signes célestes. On y adorait le Soleil sous l'emblême d'un serpent : mais quel était ce soleil ? Était-ce l'astre du jour ou la planète Saturne, qui, tous deux, étaient nommés Soleil [2]. Nous croyons que c'était Sa-

[1] Pausanias.
[2] Diodore.

turne, autrement dit Baal, pour les raisons suivantes :

D'abord, que Saturne et Baal soit le même dieu, on ne peut en douter. « Les Phéniciens et les Syriens, dit Photius, donnent à Saturne les noms de Bel, El et Bobates. »

« Bel ou Baal est appelé chez les latins Saturne » ajoute Jérome. Enfin, Lactance et Castor font de l'assyrien Belus, le contemporain du latin Saturne et place sous son règne la guerre des Titans. Hésychius, de son côté, donne au même nom le sens de portier qui rappelle Janus[1], souvent confondu avec Saturne.

Certains auteurs, il est vrai, assimilent Baal à Jupiter : c'est parce que ce mot, signifiant aussi maître, devient, en passant la religion grecque, une épithète approprié au chef des Olympiens.

Servius tranche la question qui nous occupe en ces termes : Bel, chez les Assyriens, par rapport aux choses sacrées, est nommé à la fois Saturne et Soleil. Bel était adoré, sous l'emblême d'un serpent, comme le dieu de Délos : ce qui confirme l'identité des deux divinités.

Les Hyperboréens importèrent donc la religion chez les Déliens ; ils leur apprirent, en outre, les plus profonds arcanes de la philosophie. Platon les a conservés dans le passage de, l'Axiochus que nous allons citer. « Opis et Hécaergos, venues de chez les Hyperboréens, apportèrent à Délos des tables d'airain. Il y était écrit que l'âme, après sa séparation d'avec le

[1] Janus, de janua, porte. Portier est aussi l'épithète d'Uranus. (Cornutus.)

corps, va dans le séjour des ténèbres, sa demeure souterraine, où est le royaume de Pluton, aussi grand que l'empire de Jupiter. Car la terre occupe le milieu de l'univers : le monde étant sphérique, les dieux célestes habitent l'hémisphère supérieur et les dieux infernaux l'autre hémisphère. Le vestibule de Pluton est fermé par des portes et des serrures en fer. Quand ces portes sont ouvertes, on voit le fleuve Achéron, puis le Cocyte qu'il faut traverser tous deux pour arriver jusqu'à Minos et Rhadamanthe, dans la plaine qui s'appelle le champ de la Vérité[1]. Là, siègent des juges qui examinent, à l'arrivée des gens, quelles furent la conduite et la vie menées par eux sur la terre. Le mensonge est impossible. Ceux qui ont été inspirés par un bon démon pendant leur vie, séjournent dans la demeure des justes où croissent des fruits de toute espèce, où coulent des sources d'eau limpide, où sont des prairies émaillées de fleurs, des conversations philosophiques, des théâtres pour les poètes, des chœurs de danses, des repas délicieux tout servis ; enfin, une paix continuelle et une joie sans mélange. Là, pas de chaleurs, ni de froids excessifs : un air tempéré circule, attiédi par de doux rayons de soleil. Les initiés président encore dans ce séjour et y célèbrent les saintes cérémonies de Cérès et de Proserpine. Ceux dont la vie s'est passée à mal faire sont traînés par les Furies à travers le Tartare, dans les Ténèbres et le Chaos, séjour des impies, où il y a le tonneau toujours

[1] Il s'agit ici soit des constellations de l'hémisphère australe, soit plutôt des pays lunaires, comme Plutarque nous le dira dans la suite.

vide des Danaïdes, la soif de Tantale, les entrailles déchirées de Tytie, le rocher sans cesse retombant de Sisyphe, obligé de recommencer un travail sans terme. Léchés par les serpents, brulés par les torches des Peines, déchirés par mille fouets, ils subissent d'éternels châtiments. »

Si les Hyperboréens envoyaient des ambassades chez les Grecs, ceux-ci, de leur côté, dirigeaient en Occident leurs expéditions maritimes. On connaît, entre autres, le voyage des Argonautes qui, partis de la Samothrace, firent route par le Palus méotide et le Don jusqu'en Irlande.

L'île des Hyperboréens était célèbre parmi les anciens navigateurs. Avant d'en décrire les coutumes, suivant notre plan, il faut mettre d'accord les différents auteurs qui en ont parlé. « L'île des Hyperboréens, dit Hécatée d'Abdère, est située contre la Gaule, dans l'Océan, en face le fleuve Carambicos : elle est aussi grande que la Sicile et se nomme Hélixoia. » Cette description se rapporte à l'île de Bretagne. *Hélixoia* signifie soit *sinueuse*, soit *placée sous l'étoile Hélice* (de la Grande Ourse). Le dernier sens du mot convient surtout à l'île de Bretagne placée, suivant Diodore, sous la constellation de l'Ourse. D'autre part, *Carambicos* signifie *abondant en coquillages :* cette épithète peut désigner l'Escaut ou tout autre fleuve du même littoral. Ces substitutions de noms sont habituelles aux navigateurs qui, à l'insu les uns des autres, désignent sous des appellations diverses une même contrée. Mais les auteurs diffèrent sur l'emplacement même du fleuve Carambis. Les

uns, comme Pline, le font déverser dans la mer Scythique, les autres, comme Strabon et Méla, dans la mer Caspienne, ce qui déplace d'autant l'île Helixoia, si on la suppose toujours située en face le fleuve susnommé. Nous pensons que l'épithète Carambis a été appliquée à des fleuves différents, ou bien que Pline, Strabon et Méla ont puisé leurs renseignements dans de très-anciens auteurs dont les connaissances étaient rudimentaires. L'opinion donnée avec des détails précis par Hécatée n'est donc pas infirmée, et nous rapportons son récit comme relatif aux Celtes hyperboréens.

« Il y a tout contre la Celtique, dans l'Océan, une île qui n'est pas moins grande que la Sicile. Cette île, située au Nord, est habitée par les Hyperboréens, ainsi nommés parce qu'ils vivent au-delà du point d'où souffle Borée. Le sol de cette île est excellent et si remarquable par sa fertilité, qu'il produit deux récoltes par an. C'est là, suivant le même récit, le lieu de naissance de Latone [1], ce qui explique pourquoi les insulaires vénèrent particulièrement Apollon. Ils sont tous, pour ainsi dire, les prêtres de ce dieu ; chaque jour ils chantent des hymnes en son honneur. On voit aussi dans cette île une vaste enceinte consacrée à Apollon, ainsi qu'un temple magnifique de forme ronde et orné de nombreuses offrandes ; la ville de ces insulaires est également dédiée à Apollon. Ses habitants, pour la plupart joueurs de cithare, célèbrent sans cesse

[1] Latone était la mère d'Apollon et de Diane, elle vint en douze jours du pays des Hyperboréens jusqu'à Délos, où elle donna naissance aux deux divinités. (Hérodote).

dans le temple les louanges du dieu en accompagnant le chant des hymnes avec leurs instruments [1]. Les Hyperboréens parlent une langue qui leur est propre ; ils se montrent très-bienveillants envers les Grecs, particulièrement envers les Athéniens et les Déliens, et ces sentiments remontent à un temps très-reculé. On prétend même que plusieurs Grecs sont venus visiter les Hyperboréens, qu'ils ont laissé de riches offrandes chargées d'inscriptions grecques et que, réciproquement, Abaris l'Hyperboréen avait jadis voyagé en Grèce pour renouveler avec les Déliens l'amitié qui existait entre les deux peuples. On ajoute encore que la lune, vue de cette île, paraît être à une très-petite distance de la terre et qu'on y observe distinctement les soulèvements de terrain. Apollon passe pour descendre dans cette île tous les dix-neuf ans. C'est aussi à la fin de cette période que les astres sont, après leur révolution, revenus à leur point de départ. Cette période de dix-neuf ans est désignée, par les Grecs, sous le nom de *grande année*. On voit le dieu pendant son apparition, danser toutes les nuits en s'accompagnant de la cithare, depuis l'équinoxe du printemps jusqu'au lever des Pleiades, comme pour se réjouir des honneurs qu'on lui rend. Le gouvernement de cette île et la garde du temple sont confiés à des rois appelés Boréades, descendants et successeurs de Borée. [2] »

Cette intéressante narration est erronée sur un point.

[1] « Les Hyperboréens font leurs cérémonies en plein air avec des guirlandes. » Fragment de Cratinus.

[2] Diodore, l. II, § XLVII.

Le dieu nommé Apollon par Hécatée est plutôt Saturne, car celui-ci recevait d'unanimes honneurs en Occident. En outre, Saturne, au rapport de Plutarque, était le dieu d'une des îles Britanniques, et il n'y a pas de témérité à admettre que toutes ces îles suivaient le même culte. C'est pourquoi le récit d'Hécatée doit être rectifié et complété par celui de Plutarque que nous allons rapporter.

Cet auteur parle d'une île située à cinq jours de la grande Bretagne et l'appelle Ogygie[1]. Sous cette dénomination il faut reconnaître l'île Cassitéride[2], à qui Pline et Strabon donne cette même longitude. Voici ce qu'en raconte Plutarque :

« Les Ogygiens procèdent à un sacrifice solennel quand l'astre de Saturne, appelé par eux Gardien de la nuit, est arrivé au signe du taureau : ce qui exige une révolution de trente ans. Ils envoient aussi une expédition maritime vers un grand continent placé à neuf cents kilomètres à l'ouest d'Ogygie : c'est là que réside Saturne, dans une grotte profonde, endormi sur un rocher étincelant comme de l'or, car c'est le sommeil que Jupiter a imaginé de lui donner pour lien. »

« Saturne est entouré de génies qui sont les âmes des morts. Ces génies ayant par eux-mêmes le don de prophétie prédisent les évènements les plus importants et formulent des révélations précieuses qu'ils déclarent être les songes de Saturne. En effet, tout ce que Jupiter médite à l'avance, Saturne le voit en dor-

[1] *Sur le visage que l'on voit dans la lune.*

[2] Aujourd'hui la principale des Sorlingues, célèbre par ses monuments druidiques.

mant. » (Dans cette description, on ne peut s'empêcher de reconnaître une allusion aux pratiques du magnétisme et du spiritisme.)

L'Ogygien qui fait ce récit expose ensuite ses croyances en ces termes :

« Les Champs Élysées, c'est-à-dire les vraies limites de la terre, sont situées là où l'ombre de la lune cesse de se projeter : ce sont les espaces lunaires qui regardent le ciel. Les âmes pures s'y élèvent comme une flamme légère. La face de la lune tournée vers notre côté est le séjour des âmes alourdies par les passions. Dans ce lieu d'expiation elles passent à l'état de génies, semblables à ceux qui descendent près de Saturne.

« Après leur trépas les âmes, transportées dans les Champs Élysées, y font un stage en attendant leur seconde mort. Car l'homme meurt deux fois : d'abord sur la terre, lorsque l'âme se sépare du corps, ensuite dans les Champs Élysées, lorsque l'intelligence se sépare de l'âme. Après cette seconde division, ce qu'il y a de meilleur devient unique : la substance de l'âme reste dans la lune, l'intelligence remonte au soleil.

« Parmi les divinités, Cérès ou la Terre occupe le premier rang ; après elle, Proserpine ou la Lune exerce une souveraine influence sur nos destinées. »

De tout ce qui précède on peut conclure que le culte des Hyperboréens, tel qu'il était pratiqué à Délos et dans les îles britanniques, s'adressait particulièrement à Saturne.

Mais Rhéa, femme de Saturne, ne recevait pas moins d'honneurs que lui dans les mêmes pays. Rhéa par inversion pour Héra (en latin *terra*, la *terre*) est aussi nommée la Grande déesse, la Mère des dieux, Cybèle, Déméter ou la mère-Terre, Maïa ou Maria, l'aïeule ; (c'est la même que Notre dame.) Tandis que le culte de Saturne avait trait aux phénomènes astronomiques, celui de Rhéa solennisait les effets des saisons sur notre globe.

« Déméter était adorée en Irlande et ses cérémonies rappelaient tout-à-fait les rites de Cérès et de Proserpine dans l'île de Samothrace[1]. »

Ce passage de Strabon nous autorise à rechercher quel était le culte pratiqué en Samothrace.

§ II. — CHEZ LES SAMOTHRACES

Les dieux de ce pays composaient une triade. C'étaient Axiéros, Axiocersa et Axiocersos, c'est-à-dire Rhéa, Proserpine et Pluton[2].

Axiéros signifie le très-saint. Ce mot est au masculin parce que le premier principe, dans les anciennes cosmogonies, est réputé mâle et femelle. C'est une épithète de Rhéa nommée aussi Cérès dans les mystères : ces deux appellations désignent la terre consi-

[1] Fragment du l. VII, et l. IV, ch. IV. § 6.
[2] Scholiaste d'Apollonius, l. I, vers 917.

dérée comme sol géologique (Rhéa) ou comme couche végétale (Cérès)[1].

On connaît la fable de l'enlèvement de Proserpine par Pluton et les recherches de Cérès. L'explication de ce mythe constituait l'initiation aux petits mystères de la Grande Déesse. Dans cette première révélation, la fable était interprétée suivant son sens physique qui avait rapport à la végétation. « Cérès est la terre végétale, Pluton est le soleil arrivé au tropique d'hiver et descendant sous la terre vers le monde invisible, Proserpine est la vertu germinative. Pluton enlève Proserpine à Cérès, c'est-à-dire que le soleil d'automne noue la graine et que la vertu germinative réside désormais dans celle-ci et non plus dans la terre. »

Outre ces trois dieux principaux, il y avait dans le même pays des divinités populaires connues sous le nom de Samothraces, Dioscures, Curètes, Corybantes, Cabires et Telchines[2]. C'étaient les Vents, témoin cette hymne d'Orphée : « Curètes bruyants comme l'airain, qui portez les armes de Mars, très-riches habitants du ciel, de la terre et de la mer, souffles vivifiants, doux conservateurs du monde, qui résidez dans la Samothrace, terre sacrée, écartez les dangers loin des mortels errants sur la mer. Vous avez institué les rites religieux chez la gente à voix articulée. Dans votre course, vous frappez la terre de vos pieds légers, et faites étinceler des éclairs, zih ! sur vos armes. »

Les vents sont les divinités des peuples primitifs. Ils sont invoqués par les agriculteurs auxquels ils pro-

[1] Le Lydien et Eusèbe prép. év. l. III, ch. XI.
[2] Eusèbe, prép. év. l. I, p. 37, et Strabon l. X, ch. III, § 7.

curent la pluie et par les marins voiliers. En style liturgique on leur attribuait la découverte des métaux, œuvrés à l'aide de soufflets. On disait qu'ils guérissaient parce qu'ils assainissent l'air en l'empêchant de croupir[1]. Enfin on prétendait qu'ils avaient formulé les premières traditions et les premières lois, parce que la parole est un souffle articulé. Pendant les Orgies, beaucoup de cérémonies faisaient allusion aux Vents, dont le culte avait été associé à celui de la Grande déesse : les prêtres tournaient sur eux-mêmes pour exprimer les tourbillons de l'air ; par le battement des tambours ou par la modulation des flutes, ils rappelaient soit le grondement des orages, soit la douceur ou la violence des Vents.

Dans les petits mystères, on insistait sur la signification physique du symbole. Cependant les initiés prenaient un avant goût de plus hautes conceptions exprimées par les personnages d'Adam et d'Adamas.

« Dans le temple de Samothrace étaient placés deux simulacres d'hommes nus, tendant les mains vers le ciel et dressants. C'étaient les images d'Adam et d'Adamas, c'est-à-dire de l'homme primitif et de l'homme re-né. On les appelait l'Homme et le Fils de l'homme[2]. »

La posture de ces deux personnages signifiait que l'âme s'élève du monde inférieur vers le monde supérieur. Mais ce côté philosophique du mythe était expliqué dans les Grands Mystères par nos compatriotes

[1] C'était l'opinion des Gaulois. Auguste éleva un temple à Lyon en l'honneur des vents. Senèque, questions naturelles, l. V.

[2] Origène, philosophumena.

les Galates ou Gaulois d'Asie, chez lesquels nous allons aborder.

§ III. — CHEZ LES GALATES

Les Grands mystères étaient célébrés chez les Galates à l'équinoxe du printemps, en l'honneur d'Attis et de la Mère des dieux. Voici comme on racontait l'aventure d'Attis.

« La Mère des dieux, ayant vu Attis auprès du fleuve Gallus, en devint amoureuse, et, lui ayant mis un chapeau étoilé, le garda toujours auprès d'elle. Mais lui, s'étant épris d'une nymphe, délaissa la Mère des dieux pour s'unir à ce nouvel objet. Par vengeance, Rhéa jeta Attis dans un accès de fureur où il se coupa les parties naturelles et les laissa chez sa nymphe. Après quoi il revint à la mère des Dieux et vécut avec elle[1]. »

Le premier sens de cette fable se rapporte aux phénomènes météorologiques qui ont lieu depuis le solstice d'hiver jusqu'à l'équinoxe du printemps. Rhéa, ou la Terre, est amoureuse d'Attis qui représente le soleil à son premier âge, c'est-à-dire au solstice d'hiver ; à ce moment le soleil traverse la voie lactée ou galaxie, désignée ici par le nom du fleuve Gallus. Le chapeau étoilé sont les constellations visibles dans le ciel pur de l'hiver. La nymphe, c'est la pluie qui règne vers

[1] Salluste, le Monde, traduction de Formey.

l'équinoxe du printemps. L'accès de fureur fait allusion aux orages et le reste de la fable signifie que le soleil laisse ses principes fécondants aux pluies qui font pousser les végétaux ; après quoi il se manifeste de nouveau à la terre dans tout son éclat.

Mais la signification morale de cette fable très-savante constitue le fond de toutes les religions.

« La mère des dieux est ce principe divin[1] qui donne la vie et qu'on appelle, à cause de cela, mère. Attis est le créateur des choses qui s'engendrent et se corrompent[2], et de là vient qu'il passe pour avoir été trouvé auprès du fleuve Gallus. Car ce fleuve désigne la Gallaxie, ou le cercle lacté, d'où procèdent tous les corps possibles. Et comme ce sont les dieux du premier ordre[3] qui donnent la perfection aux dieux du second, la mère des dieux, devenant amoureuse d'Attis lui donne les puissances célestes. C'est ce que signifie le chapeau. Mais Attis se rend amoureux d'une nymphe : les nymphes président à la génération, car tout ce qui naît s'écoule. Or, comme il s'agit de fixer cette génération, afin qu'elle n'aille pas toujours en empirant, le créateur, qui en est l'ouvrier, laisse dans la nature les vertus génératives et se réunit aux dieux.[5] »

Les cérémonies religieuses servaient d'explication à ce mythe. On y représentait l'âme tombée du ciel et unie avec la nymphe, c'est-à-dire le principe igné se

[1] La matière cosmique, le souffle psychique.

[2] C'est le soleil, centre du système planétaire.

[3] Uranus, Saturne et Rhéa : le ciel, l'équateur, la matière cosmique.

[4] Le soleil et les planètes.

[5] Salluste, le monde, traduit par Formey.

mêlant au liquide séminal qui lui est contraire, et auquel il doit résister, pour se séparer de la corruption, se régénérer et retourner vers les dieux. « Le temps consacré à ces solennités sert de témoignage à l'explication que nous en donnons. C'est vers l'équinoxe du printemps que se passent toutes ces choses, temps auquel toutes les générations se développent et où le jour, devenant plus grand que la nuit a un rapport manifeste avec les âmes qui font des progrès. Par la même raison, on a placé à l'autre équinoxe la fable de l'enlèvement de Proserpine, qui n'est autre chose que la descente des âmes. »

§ IV. — LES GNOSTIQUES

L'explication du mythe d'Attis est développée dans la Gnose (ce mot signifie science par excellence). « Les Gnostiques, dit Origène[1], ont commenté la doctrine des Assyriens et des Phrygiens » qui est aussi celle des Galates. Voici de quelle manière :

« L'univers est formé du Père, du Fils et de la Matière, c'est-à-dire d'esprit, d'âme et de corps[2]. L'esprit réside dans la sphère des étoiles, l'âme dans le système planétaire, le corps sur la terre. Le Fils, ou le Serpent, se meut toujours entre la sphère immobile et la matière mobile. De temps en temps, il se tourne

[1] Philosophumena.

[2] Nommés pas les alchimistes esprit igné, humide radical et sel fixe ou nitre.

vers son père dont il reçoit les influences et il les transmet à la matière, dénuée de forme et de qualité. Celle-ci se modèle d'après les idées exprimées par le fils, qui pour cette raison est surnommé le Verbe.

« L'homme est formé à l'image de l'univers, le petit monde à l'image du grand. Le cerveau, partie supérieure et immobile du corps, représente le Père. Le cervelet mobile, semblable à un serpent, est agité par le souffle psychique qu'il reçoit du cerveau. Les impressions, perçues par le cervelet à l'état d'idées, descendent, en passant par la moelle épinière, jusque dans les génitoires où elles deviennent semences et espèces[1].

« L'histoire de la Genèse est écrite dans les constellations du ciel. Eve est la commune nature, mère de tout ce qui existe. Le serpent qui l'a tentée est l'immense Dragon enroulé autour du pôle boréal, d'où il inspecte tout ce qui se produit dans l'univers auquel il a communiqué le mouvement initial. L'Agenouillé est Adam ou la première création. Le Serpentaire est le Christ ou l'homme nouveau. Les deux Ourses, formées chacune de sept étoiles, représentent les deux semaines de la création, l'une suivant la chair, l'autre suivant l'esprit. Les autres constellations expliquent la reste de la Genèse. »

L'homme, d'après les Gnostiques, se compose d'une partie animale ou âme, subdivisée en passionnelle et instinctive, et d'une partie raisonnable ou esprit. La partie animale est l'Adam primitif, extérieur et charnel, la partie raisonnable est Attis, l'homme nouveau,

[1] Voyez l'explication de Galien, note III.

intérieur « en deçà des dents. » Dans le même sens, les Gnostiques rendent un culte à l'Homme et au Fils de l'homme. Ils placent le royaume du ciel, objet de leur recherche, à l'intérieur de nous-mêmes : l'éden, suivant eux, est le cerveau dont la texture est compliquée comme les cieux. Le renoncement aux choses inférieures pour se consacrer aux supérieures est marquée, chez quelques sectes, par la castration. Selon d'autres sectes, on s'identifie par l'étude des sciences astrologiques avec l'intelligence universelle et, une fois participant de l'essence céleste, on peut pécher sans périls.

Enfin les Gnostiques énumèrent les degrés successifs de l'être. Sur ce point ils se rencontrent avec les Pythagoriciens et les Chaldéens[1]. Pour éviter les répétitions, nous nous contenterons d'exposer les doctrines des derniers.

§ V. — LA KABBALE CHALDÉENNE[2].

Nous commentons et résumons l'enseignement donné par la Kabbale sur l'univers et l'homme.

« L'univers, ou l'être unique, possède dix degrés

[1] Le Lydien ch. IV, § 38.

[2] Sur la distinction des Chaldéens et des Juifs, lisez la note IV. D'après M. Cailleux. (*Origine celtique de la civilisation*), *chaldéen* et *celte*, comme *galate* et *gaulois* sont des mots identiques. Ce serait une raison de plus pour étudier la philosophie chaldéenne.

dans l'espace, savoir quatre éléments et six extrémités.

Les quatre éléments sont : 1° l'esprit igné ; 2° l'air ou le souffle ; 3° l'eau qui provient de l'air ; 4° le feu terrestre (le sel nitre) avec lequel l'esprit igné a fixé son trône glorieux (la terre). Les six extrémités sont les quatre points cardinaux, plus la hauteur et la profondeur. Le sommet ou le cœur du ciel est la constellation du dragon dans laquelle est situé le pôle.

Après les dix qualités de l'espace, les dix degrés du temps, ou règnes de la nature, sont énumérés. Cette seconde décade se subdivise en trois trinités.

Première trinité. Elle est composée de la sphère des fixes (Uranus), de la bande équatoriale (Saturne) et du système planétaire (dans lequel Jupiter tient la première place.)

1° La sphère des fixes est nommée l'Ancien des anciens, le Long visage, la Tête blanche, l'Air primitif, la Couronne, la Source infinie de lumière, la Mer primitive. Ses noms chaldéens sont Iao et Sabaoth, d'après le Lydien. « Iao, c'est-à-dire lumière en langue phénicienne, et Sabaoth, c'est-à-dire celui qui est au-dessus des pôles des planètes, tels sont les noms du dieu artisan ou procréateur du monde[1]. »

2° Le cercle équatorial est nommé l'Homme céleste, l'Ancien, le Père, le Principe actif, la Sagesse. C'est le vase aussi resserré qu'un point.

3° Le système planétaire est nommé le Principe passif, la Mère, l'Intelligence.

Ces trois puissances n'en forment qu'une en réalité,

[1] Le Lydien ch. IV, § 38.

comme dans une eau qui jaillit on distingue la source, le jet et la mare.

Cette triade primitive correspond à la trinité hypercosmique de Salluste.

« Le premier principe (Uranus) se servit de l'homme céleste (le cercle équatorial) comme d'un char et voulut être appelé Jéhovah (Jupiter) chef du système planétaire. » Celui-ci se compose du soleil et des six planètes qui forment deux nouvelles trinités.

Deuxième trinité. Elle est composée de Mercure, Vénus et Mars ; les attributs qui leur correspondent sont la miséricorde, la beauté et la justice. Mercure et Mars sont deux principes opposés : l'un donne la vie[1], l'autre la mort.

Troisième trinité. Jupiter, la Lune et Saturne, ou la cause, le principe générateur et la force universelle, ou bien encore le triomphe, la base et la gloire forment la troisième triade.

La base est souvent indiquée par les organes de la génération.

Jupiter, la Lune et Saturne réunis en un seul visage, représentent le dieu des armées.

Le soleil, ou la royauté, complète la décade. Sans introduire aucun élément nouveau, ce dernier terme exprime seulement l'harmonie qui existe entre les degrés[2].

Les trois trinités correspondent aux trois mondes :

[1] Dans le même sens les Grecs disaient que Mercure était le conducteur des âmes.

[2] « Les Chaldéens considèrent toujours le soleil comme un astre fixe. » Le Lydien.

intelligible, sensible, naturel : triade suprême qui compose l'univers comme les trois sortes de lumière : blanche, rouge, bleue, composent la flamme. »

(Il y avait à Bizance un monument rappelant cette division trinitaire. Au milieu du Cirque se trouvait une pyramide vouée au soleil. On la nommait obélisque de Némésis, c'est-à-dire de la Destinée et, par ses douze angles, elle représentait les douze divisions de la sphère céleste. Deux autels étaient élevés, l'un sur le sommet de la pyramide, l'autre au pied. Le premier était consacré à Saturne, Jupiter et Mars ; le second à Vénus, Mercure et la Lune.) Le Lydien, ch. I, § 12.

Voici maintenant comment les Kabbalistes expliquent les deux créations successives, (celle des étoiles, ou Titans et celle des planètes ou Dieux).

« Les anciens mondes n'avaient pas la distinction des sexes et ne se regardaient pas face à face (c'est-à-dire les astres fixes n'ont pas d'influences actives ou passives, ni de conjonction comme les planètes.) C'est pourquoi ils furent détruits et relégués au dernier degré de l'univers (sphère des fixes), en un lieu où tout est rigueur sans miséricorde, où tout est féminin sans aucun principe masculin. Les anciens mondes nommés les sept rois d'Edom (les sept époques de la première création) sont l'opposé des sept rois d'Israel (création planétaire,) où tout est miséricorde, vie, intelligence, activité.

Lors de la seconde création, les anciens mondes reparurent et se maintinrent avec elle, mais sous d'autres noms. L'univers ainsi complété devint celui où nous vivons et dans lequel se trouvent les dix puissances ou

qualités énumérées plus haut. Dans cette seconde création Dieu est l'esprit igné ou voute sidérale et la voix de l'esprit est le développement de la création, c'est-à-dire les éléments et les planètes.

Dans la seconde période de création, ou création parfaite, qui est celle de maintenant, l'esprit retourne, s'il le mérite, dans la sphère des fixes pour s'unir à l'Ancien des anciens. L'esprit élève l'âme avec lui et la réunion à la source de vie a lieu dans le soleil.

Toutefois, l'esprit fautif subit des transmigrations avant de rejoindre sa source. Car il est uni à l'âme et celle-ci au corps. D'où deux attractions pour l'âme : l'une vers les vérités lumineuses de la raison, l'autre vers les sensations ; l'une vers l'arbre de vie, l'autre vers l'arbre de science.

L'homme peut choisir la première voie et opérer son salut, soit par crainte, (méthode biblique) ; soit par amour, (méthode évangélique).

La distinction entre l'homme ancien et l'homme nouveau vient ici et donne lieu au mythe d'Attis, dont tout ce qui précède est la partie préparatoire.

Considéré matériellement l'homme , ou le petit monde, est formé à l'image du grand : la peau correspond au firmament qui couvre toute chose, les membres aux divisions du cercle équatorial, et les organes internes aux planètes. La chair rappelle la partie mauvaise de l'univers. La physiognomonie et l'astrologie sciences corrélatives, fournissent des révélations précieuses.

Considéré en puissance, l'homme se compose d'un esprit, d'une âme et d'un instinct à l'image

de la seconde décade. L'esprit, ou raison, perçoit les vérités absolues : il correspond à la sphère des fixes et réside dans le cerveau. L'âme, mobile, analogue aux planètes, a son siège dans le cœur ; l'instinct sensoriel, uni a la corporéité terrestre, se tient dans l'organe de la génération. L'objet de la morale est de subordonner à la raison ses sentiments et ses instincts, et de maîtriser, comme Attis, la partie bestiale.

Comme l'univers, l'homme passe par deux états. Avant de venir au monde il est mâle et femelle. Ses deux moitiés naissent séparées sur la terre. D'où la nécessité d'aimer et de se marier.

§ VI. — LE LIVRE D'ADAM

Nous avons constaté pendant un nombre considérable de siècles, l'unité des théologies et leur accord à célébrer la sphère des fixes, les divisions du cercle équatorial et le système planétaire. [Uranus, Saturne et Jupiter]. Nous avons remarqué la place importante et, pour ainsi dire exclusive, que tiennent, dans toutes les religions, Saturne, Rhéa et Attis, (le cercle équatorial, la terre et le soleil.) Ces croyances sont aussi vieilles que le monde puisqu'elles se trouvent consignées dans le livre de l'Agriculture Nabatéenne, attribué par Maimonide à Adam lui-même[1].

Adam s'intitulait l'apôtre de la lune, à cause de l'im-

[1] Guide des égarés, 3e partie.

portance qu'il attribuait à cet astre, très-observé par tous les Saturniens[1]. Il prescrivait le culte des constellations et des planètes : leurs influences, croyait-il, pouvaient descendre sur les statues et les végétaux, à elles consacrées, et de là inspirer les invocateurs. Enfin, sinon Adam du moins les Sabiens ou Nabatéens, ses disciples, célèbraient, à l'équinoxe du printemps, la résurrection de Tammouz qui est Attis.

Adam mentionnait encore dans son livre deux plantes magiques : la guimauve dont les branches, une fois coupées, se mouvaient à terre comme des serpents, et la mandragore dont les fumées faisaient entendre des sons rauques et des mots isolés.

Les croyances d'Adam furent modifiées par Noé et Seth. Abraham, quoique élevé dans la religion des Sabiens, reconnut « un dieu séparé des astres [fixes], un efficient des choses autre que le soleil, celui-ci étant comme la cognée dans la main du charpentier[2]. » Ce second efficient est le *cosmos*, c'est-à-dire le système planétaire.

Moïse écrivit le Pentateuque d'après le sentiment d'Abraham. Il inaugura en Judée le culte de Jéhovah [Jupiter] et la période guerrière. Mais les croyances des Sabiens restèrent en pratique chez les Chaldéens, fidèles adorateurs de Baal et d'Astarté, c'est-à-dire de Saturne et de Rhéa.

Chose curieuse ! Plus de cinq mille ans après Adam,

[1] Pour la même raison Orphée appelle Musée : fils de la lune.

[2] De même dans un passage de la Kabbale le soleil est représenté comme harmonisant les planètes sans avoir d'influence spéciale.

les philosophes de l'école d'Alexandrie enseignèrent sa doctrine presque sans variante. Plotin déclare que l'univers se compose de trois hypostases ou substances : la première est le Un ou le Bien possédant les caractères de simplicité et de bonté ; la deuxième est l'Intelligence ; la troisième est l'Ame universelle qui dispose le système planétaire. Plotin désigne les trois hypostases par les noms d'Uranus, de Saturne et de Jupiter. La théorie du philosophe Alexandrin est, d'ailleurs, conforme à toutes les doctrines précédemment exposées.

En résumé, il faut surtout remarquer que le culte de Saturne, de Rhéa et d'Attis occupe une place prépondérante dans les anciennes religions, ou pour mieux dire, il les constitue. Quand la période militaire ou jovienne succède à la période agricole ou saturnienne, l'action remplace le culte et l'homme d'épée se passe du prêtre.

CHAPITRE II

Nous avons liquidé tous les renseignements directs ou indirects, fournis par l'antiquité gréco-latine, sur le druidisme et les croyances similaires. Nous étudierons maintenant les documents celtiques proprement dits. Nos recherches se porteront successivement sur les sources irlandaises, bretonnes et gauloises.

§ I. — TRADITIONS IRLANDAISES

Comme les annales irlandaises forment une suite ininterrompue depuis les origines jusqu'au moyen âge, elles contiennent nécessairement les quatre âges humanitaires que nous avons déterminés au début de cet ouvrage.

Période uranienne. La première colonie qui aborda l'Irlande, antérieurement au déluge, avait une idole portative et croyait aux prophètes. Par son ancienneté même, elle appartient à l'époque de l'âge d'or, c'est-à-dire à l'époque uranienne.

Période saturnienne. Elle comprend les quatre colonies successives de Partolan, de Némid, des Fir-bolgs et des Tuata Dé Danan.

Au temps de Partolan, le nom de druide est mentionné pour la première fois. L'emploi des bœufs pour le labour indique l'inauguration de la vie agricole. C'est aussi l'époque des arts primitifs, tels que la baratterie, la poterie.

Les Némédiens possèdent des druides, des prophètes et payent des tributs en récoltes. Ce peuple, intercalé entre la première et la troisième colonies, sûrement agricoles, est classé d'après sa place même.

Les Fir-bolgs greffent, taillent les arbres fruitiers et bèchent la terre. Ce sont donc des agriculteurs.

La colonie des Tuata Dé Danan, est celle sur la-

quelle nous avons le plus de renseignements. Elle venait des îles du nord de la Grèce, nommément de Goria, et y avait avait appris « le druidisme, le magisme, les enchantements, la nécromantie et l'art des prophètes[1]. » Ces sciences étaïent précisément enseignées en Samothrace et à Délos. Le mot Goria, qui signifie en irlandais « pays de la lumière » est, d'ailleurs, synonyme de Délos qui, en grec, a le sens de « lumineux. »

Tuata Dé Danan signifie : peuple des dieux fils de la déesse Dana. Dana ou Ana était leur principale déesse, et le Glossaire, rédigé au neuvième siècle par l'évêque irlandais, Cormac, fait remarquer l'analogie entre l'irlandaise Ana et la latine Ops, la Bonne déesse (la même que Rhéa en grec). Ops et Ana signifient richesses dans leurs langues réciproques; bien plus, Ops, sous le nom d'Anna, présidait aux féries latines. Toutes ces similitudes de nom et d'attributs nous dévoilent la religion des Tuata Dé Danan. Les trois fils de Dana forment la trilogie des dieux supérieurs. Une trinité des dieux inférieurs : Goibnéan le forgeron, Luctné le charpentier, Creidné le chaudronnier sont, par leurs fonctions tout à fait analogues aux Cabires, sorciers et métallurgistes. On leur associe les trois Brigitte : la sorcière, la sage-femme et la poétesse.

Diancect, le dieu de la médecine, est comparé par Cormac à Esculape, l'un des Cabires. Neit, le dieu des batailles et Némon sa femme rappellent aussi les Cabires belliqueux et l'ancienne Pallas.

[1] Livre des Invasions, p. 45.

Un autre personnage divin, très-important, est connu sous le nom de Dadga, c'est-à-dire Bon dieu. Nous le croyons identique à Saturne. (Le tombeau du Dadga, à Droghéda, est entouré de douze menhirs qui rappellent les douze autels dédiés à Janus ou Saturne pour chacun des douze mois[1]).

En raison des analogies précédemment signalées, le culte professé par les Tuata Dé Danan se reliait par la plus étroite connexité aux rites de la Samothrace et de l'Asie Mineure. Les druides des Tuata avaient aussi en commun avec les mages Chaldéens, la prétention de faire naître des nuages à volonté. Comme les mages pensaient faire descendre les influences des astres sur les plantes et les arbres consacrés et obtenir ainsi des révélations, de même les druides, dans la cérémonie de *l'imbas forosnai*, mâchaient un morceau d'un animal consacré, d'un cochon rouge par exemple, puis, s'hypnotisant, prédisaient l'avenir[2]. Les Druides et les mages suivaient donc la même pratique, sauf la substitution de la viande au végétal : modification introduite à une époque postérieure.

Époque jovienne. Dix sept siècles avant l'ère chrétienne, (selon le Livre des invasions) Eréamon, fils de Golam le Militaire, amena la colonie des Milésiens qui possédèrent l'Irlande jusqu'à l'invasion danoise, en 1020. Les Milésiens inaugurent l'époque guerrière. Les druides de cette époque accompagnent les rois à la guerre comme les augures, à Rome et en Grèce,

[1] Macrobe. *Saturnales*, ch. IX.

[2] Cormac's glossary. La truie était sacrée parmi une peuplade riveraine de la Baltique, Tacite, *Germanie*.

suivent les chefs d'armées ; ils pronostiquent le sort des batailles, encouragent les combattants par des chants de guerre ou retracent les exploits dans des poèmes épiques : tel fut particulièrement le rôle du célèbre Oisin ou Ossian. L'emploi des druides chez les peuples guerriers — ou éleveurs — eut beaucoup moins d'importance que chez les agriculteurs, comme nous l'avons déjà dit.

Toutefois, Tigernmas, quatrième successeur d'Eréamon, joua le même rôle que Numa après Romulus et restaura la religion.

De même qu'à Rome, à côté du culte rendu à Jupiter, dieu national, on rétablit les fêtes de Saturne, supprimées par Romulus, de même en Irlande, l'ancien culte reprit une place dans les cérémonies et les croyances des nouveaux colons. Comme l'époque est plus rapprochée de nous et les détails plus précis, nous profiterons du jour rétrospectif jeté sur les divinités de l'époque antérieure, pour les étudier de nouveau.

Le principal dieu des Irlandais était Crom-cruac, la Tête sanglante, qu'adora Tigernmas. C'était une idole en or, entourée de douze divinités inférieures. Il reçut un culte invariable jusqu'à l'arrivée de Patrice qui le trouva au même endroit, dans la Plaine de l'adoration.

Le Dagda et Crom-cruac sont les noms d'une même divinité. La différence des significations (Bon dieu et Tête sanglante) indique deux époques différentes, la première de gloire, la seconde d'abaissement. Ainsi, en Italie, Saturne d'abord adoré sans réticence, fut,

après le triomphe de Jupiter, toléré, mais soupçonné d'exercer une mauvaise influence.

En l'honneur de leur dieu principal, les Irlandais solennisaient deux époques de l'année, vers les équinoxes de printemps et d'automne. Le premier mai, chez les Celtes d'Écosse, porte encore aujourd'hui le nom de Bealtainé, Jour des feux de Bel ou Baal : on offrait en dons et en sacrifices les prémices et les bestiaux premiers-nés. La seconde solennité avait lieu au mois de novembre : le premier dimanche après la Toussaint est encore nommé, en Irlande, le dimanche de Crom le Noir. La date de ces fêtes caractérisent le culte saturnien. De même, en Grèce, les initiés aux Petits Mystères et aux Grands Mystères de Rhéa, femme de Saturne, célébraient les équinoxes : les Éléens, particulièrement, fixaient la fête de Saturne au commencement du printemps, dans le mois nommé Saturnien pour cette raison [1].

Les puissances secondaires invoquées dans les serments des chefs milésiens, étaient « les éléments visibles et invisibles, les vents, la terre, les étoiles des cieux et la lune » [2] : divinités adorées dans les âges primitifs et reconnaissables pour celles que les Samothraces alliaient à Rhéa.

Ainsi, l'ancien culte des Irlandais subsista sans se confondre avec le druidisme militaire, importé par les

[1] Pausanias, l. VI, § 20.

[2] Annales, an 457. Livre des Invasions, an 4606. Vie de saint Patrice, au dialogue avec la fille de Laogairé. A rapprocher : Concile de Tours de 567 et Loi de Carnut, dans Davie's celtic researches.

Milésiens. Cette distinction entre les deux religions est nettement établie dans l'Aventure de Conn le beau[1]. Une sidhé, c'est-à-dire une fée des anciennes époques, dit au druide du roi : « Le druidisme n'est pas honoré sur la grande Plage de justice » : cette grande Plage, nommée aussi la Terre des Vivants, (sphère des étoiles) est la retraite des anciennes divinités ; lorsque celles-ci conçoivent le désir de revoir l'Irlande, elles paraissent parler aux nouveaux druides comme à des intrus.

§ II. — TRADITIONS BRITANNIQUES

Les Bretons, qui dénommèrent l'île de Bretagne, étaient proches parents des Celtes continentaux. Les mœurs, la langue, la religion des deux peuples se ressemblaient. Après l'invasion anglo-saxonne, les Bretons se sont maintenus jusqu'à nos jours dans le pays de Galles et la petite Bretagne. Nous chercherons nos documents dans ces deux contrées, en consultant soit les traditions populaires, soit les textes.

Les plus anciennes croyances mythologiques, par lesquelles nous commencerons, sont contenues dans les chants populaires recueillis par Davies et la Villemarqué. Les fées, divinités très-renommées dans ces légendes, prédisent, guérissent, se transforment, se transportent par toute la terre ; à chaque printemps elles

[1] Annales de Kilkenny.

célèbrent une grande fête de nuit. Elles sont hautes de deux pieds, aériennes, belles le soir, flétries le jour. Ce signalement les assimile aux décans de la sphère céleste comme leur nom *fatæ* correspond à Fatum, le Destin gravé sur l'équateur céleste. Elles font donc partie des divinités de l'époque saturnienne.

Aussi puissants que les fées sont les nains, mais noirs, hideux, forgerons, faux-monnayeurs. Ils passent pour avoir bâti, les dolmens auprès desquels ils habitent. Ils ont leur fête annuelle au premier mercredi de mai. Leur chef Guion, ou le Nain à la bourse, fils de la Korrigan, reine des fées, sait composer dans le vase magique l'eau de science nommée l'eau de Guion. Les mêmes pouvoirs sont attribués aux dieux de Dana et aux Cabires de la Samothrace, métallurgistes et possesseurs d'une coupe enchantée. On peut, sans grand effort, saisir la ressemblance entre la Korrigan, accompagnée de Guion, à la fois son fils et son amant, et la Déesse mère, suivie de son inséparable ami Attis.

Des croyances plus relevées, consignées dans les Triades de l'île de Bretagne, établissent la célèbre théorie de la transmigration des âmes à travers les trois cercles de l'existence. Ces traditions, liées aux sidhés et aux korrigans, constituent le druidisme primitif qui ne doit pas être confondu avec le second état du druidisme ou druidisme militaire de l'époque d'Arthur. Taliésin est représenté comme le dépositaire de ces anciennes doctrines. Il vint un jour à la cour d'Arthur pour instruire Merlin, et nous allons mettre à

profit pour nous-même, le discours qu'il tint en cette occasion[1] :

« Il y a trois ciels, dit Taliésin : le ciel éthéré, où les troupes d'anges contemplent la gloire du créateur ; le ciel lunaire, habité dans sa partie supérieure par des bataillons de génies sympathiques qui se réjouissent de notre bonne conduite ; et le ciel au-dessous de la lune, dans lequel se tient une foule de mauvais démons habiles à nous tromper. Ainsi, les cieux sont remplis par trois sortes d'esprits qui soutiennent toutes choses et régénèrent le monde en rénovant le cercle des êtres. »

Cette explication des trois cercles de la transmigration est conforme à celle de l'Ogygien de Plutarque et à tout ce qui a été déjà dit. Le créateur est la sphère des fixes. Il est contemplé par les anges, ses envoyés, c'est-à-dire par les planètes émanées des puissances sidérales. Les mondes superlunaire et sublunaire correspondent aux champs élysées et aux enfers des anciens.

Taliésin connaissait, comme les mages, l'influence des planètes, car il dit que l'influx de l'astre Dioné donne aux pierreries différentes vertus. C'est la théorie des talismans.

Nous signalerons une autre opinion de Taliésin, concernant les oiseaux nés de la mer, comme les poissons. La planète, en effet, d'abord aqueuse, produisit des organismes marins. A mesure du déssèchement l'air s'éleva d'abord sous formes de brumes très-épaisses. Les organismes suivirent le mouvement et se

[1] Vie de Merlin par Geoffroi de Monmouth.

distinguèrent selon une double voie. Les algues devinrent des herbes et des arbres et les poissons nagèrent à la manière des dactyloptères, dans un air vaporeux c'est-à-dire devinrent oiseaux.

Taliésin observe encore « que la terre se tient par sa propre force et ne se meut pas par suite de sa légèreté. » C'est ainsi que traduit l'évêque Geoffroy, en introduisant visiblement une dénégation maladroite. Car elle indique qu'à cette époque on connaissait déjà le mouvement de la terre et, comme l'évêque récuse cette doctrine peu orthodoxe, on doit la mettre au compte de Taliésin.

Le druide termine sa leçon en donnant des instructions concernant le vase magique, dans lequel on fait le breuvage de science : Merlin en apprit la recette qu'il nous a transmise dans ses ouvrages[1]. Le vase en question est le Graal ; nous aurons l'occasion d'en parler au chapitre suivant.

Le premier druidisme, celui des fées et des Triades, appartient au cycle religieux ou agricole, et le second, au cycle militaire commencé à l'arrivée de Hu le puissant dans l'île de Bretagne, et florissant à l'époque d'Arthur et des chevaliers de la Table ronde.

Sous le règne d'Arthur, le druidisme est représenté par l'enchanteur Merlin, qu'il ne faut pas confondre avec Guion, bien que tous deux aient été comparés à Mercure. Guion est un personnage mythique, visible la nuit et par surprise. Merlin est mêlé, au contraire, à la vie courante, il pronostique la destinée des guer-

[1] Manget et Lenglet Dufresnoy, Bibliothèque des philosophes chimiques.

riers et le sort des batailles, et ne dédaigne pas de s'employer à la réussite des intrigues amoureuses.

§ III. — DANS LES GAULES

Enfin nous voilà revenus dans notre cher pays. Mais, par un fait exprès, les indications nous manquent lorsque nous en avons le plus besoin. Comme toutes nos traditions orales ont péri lors de la conquête romaine, nous en sommes réduits à étudier l'ancien état de notre patrie dans les récits des voyageurs étrangers. Les renseignements, ainsi obtenus, se bornent à cinq ou six noms de divinités gauloises et à trois paragraphes sur la religion druidique ; voilà tout ce qui nous reste. Tachons, du moins, d'en tirer bon parti.

Les dieux de la Gaule sont mentionnés par César, sous les noms latins de Dis, Mercure, Apollon, Mars, Jupiter et Minerve. D'autres auteurs citent les Dioscures, Latone, Cybèle Bérécynthienne et Adrasté.

Le dieu nommé Dis par César était le dieu national des Gaulois qui s'en disaient issus; pour lui rendre hommage, on mesurait le temps en comptant par nuit et non par jour. Il s'agit évidemment de Saturne, et non de Dis ou Pluton, comme César l'a cru, car jamais le dieu des enfers n'a servi au calcul du temps [1]. Le nom indigène de Saturne était, croyons-nous, Hé-

[1] Plutarque, Questions romaines n° 34.« Chez les latins, Saturne et Pluton étaient souvent pris l'un pour l'autre. »

sus. Ce dernier mot a pour radical as, auquel on a ajouté la terminaison latine. L'as, c'est-à-dire l'unique, rappelle le dieu Crom-cruac, représenté isolé au centre d'un cercle. C'est lui dont parle le chant des Séries en ces termes : Pas de série pour le nombre Un, la Nécessité unique, le Trépas, père de la douleur[1].

Les autres dieux, à supposer l'exactitude de l'assimilation faite par César, appartiennent évidemment au cycle militaire. Du reste, cette supposition est confirmée par l'existence de la classe guerrière ou noble, et de la classe druidique qui, toutes deux, florissaient dans la Gaule.

Les noms de Teutatès et de Taranis sont cités comme indigènes par les auteurs. Dans le premier on trouve la racine Taut, qui est Hermès, et pour cette raison on l'attribue à Mercure[2]. Taranis semble désigner Jupiter, à cause de la racine Taran qui signifie tonnerre. Minerve se confond, sans doute, avec la déesse Adrasté invoquée par la reine des Bretons contre les Romains.

Apollon est cité par César au nombre des dieux Gaulois. Dion Cassius[3] nous apprend, en effet, que les bataillons gaulois saluaient [par de grands cris] le soleil levant. Or, le dieu invoqué par les militaires, surtout par les archers et les hommes de traits était, en effet, Apollon. D'après l'histoire Auguste (les deux Maximin, § 22) et, d'après une épître d'Ausone, Belen

[1] La Villemarqué, chants populaires de la Bretagne.

[2] D'après Tite Live, l. XXVI, ch. 44, il y avait à Carthagène un autel en l'honneur de Mercure Teutatès.

[3] Vitellius.

serait le nom de cet Apollon, et ce mot ne se confondrait pas avec celui de Beal ou Baal, synonyme de Crom-cruac et de Saturne.

Ogmios, dieu de l'éloquence, tire son nom de l'ogam ou écriture : il est, par conséquent, analogue au dieu-Verbe des chrétiens.

Passons aux rites druidiques.

D'après Pline « les prêtres gaulois vêtus de blanc, cueillaient le gui de chêne au sixième jour de la lune : c'était le commencement de leurs mois, de leurs années et de leurs siècles qui duraient trente ans. »

Cette cérémonie des druides était toute symbolique. Le chêne par sa durée et sa verdure représentait l'éternité. Le gui, renouvelant ses feuilles au solstice d'hiver, suivant la remarque du Gaulois transalpin Virgile, avait été pris, pour cette raison, comme emblême de l'année nouvelle. Dans les premiers jours après le solstice on détachait le gui du chêne, c'est-à-dire on scindait la nouvelle année dans le cours éternel du temps, au cri de : à gui l'an neuf. Dans le même esprit, on fête aujour'hui la Circoncision.

La couleur blanche des vêtements indiquait une rénovation. [Dans la cérémonie en l'honneur d'Attis, les Galates faisaient aussi des incisions aux arbres et buvaient du lait pour indiquer une période initiale].

Les druides faisaient usage de l'année lunaire adoptée par les religions saturniennes. De plus, la période trentenaire, pendant laquelle Saturne accomplit sa révolution, indique l'importance attribuée, chez les Celtes, à cette planète.

On avait adopté le sixième jour de la semaine parce

qu'il passait pour sacré. On l'appelait jour de Vénus[1] et, d'après le Lydien, Vénus est la matière primigène, masculine et féminine. Les Chaldéens exprimaient la même idée en disant que l'homme mâle et femelle avait été formé le sixième jour, de sorte que l'univers fut complet et qu'il n'y eut plus rien à faire le septième jour. Orphée appelait aussi le nombre six « père des puissances célestes et père des mortels. » Ces considérations dérivent de la doctrine des nombres, en honneur chez les druides[2]. Elles se rattachent aussi à la science sacrée ou hermétique et désignent, non des abstractions, mais des objets réels et des époques exactes dans la fabrication du Grand œuvre.

Pline nous parle encore d'un œuf « formé par la bave et l'écume des serpents et fort réputé chez les druides. » Sous ce radotage on doit reconnaître la plus secrète des initiations druidiques. Elle est souvent représentée, sur les monuments celtiques, par une boule placée entre deux serpents. C'est l'emblème de l'œuvre hermétique très-pratiquée chez les Druides, d'après les Philosophumena. Les deux serpents ou dragons représentent le principe igné, et l'humide radical se combattant jusqu'à ce qu'ils se neutralisent et produisent par leur fixation la pierre philosophale. Les serpents du caducée d'Hermès ont la même signification. Quant à l'œuf, ou vase entre les deux serpents, il rappelle la coupe magique des Cabires, celle des mystères d'Eleusis et la coupe Condy des gnostiques. C'est le

[1] C'est la signification du mot vendredi, qui désigne le sixième jour de la semaine.

[2] Origène, Philosophumena.

même vase dans lequel Guion, c'est-à-dire Mercure[1], fait son breuvage dit mercure philosophique : breuvage de science qui, pendant l'opération du Grand œuvre, révèle le secret de la formation des êtres. L'œuf philosophique s'appelle aussi Graal.

Le procès hermétique et le procès cosmique, tous deux pareils, constituent la science sacerdotale. Le portail primitif de Notre dame de Paris était une représentation des procédés alchimistes. La cathédrale elle-même, ironie jetée comme un défi à la science universitaire et catholique, glorifie, dans sa forme, l'athanor ou fourneau employé pour la confection de l'Œuvre.

Mais, les Grecs et les Romains sont de fort mauvais juges en druidisme et, comme leurs indications sont souvent des sources d'erreur, nous n'y insisterons pas davantage.

§. IV. — L'ESPRIT CELTIQUE. LES MONUMENTS MÉGALITHIQUES

En philosophie, les Grecs et les Romains ont saisi l'extériorité des phénomènes sans en pénétrer le sens. De même en théologie, ils prirent tout à la lettre et l'anthropomorphisme, c'est-à-dire la représentation des dieux sous une forme humaine, les maintint dans

[1] Alguion ou Albion, qui signifie île de Guion, a été traduit par *insula mercurii* chez les vieux chroniqueurs.

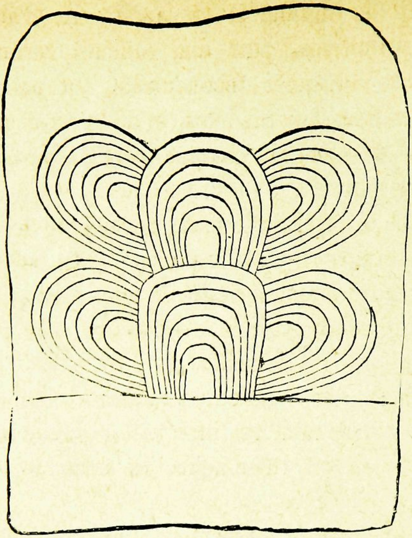
l'erreur. Ainsi, quand Homère dit que Jupiter, d'un froncement de sourcils, fait trembler l'Olympe, cette manière d'exprimer un coup de foudre était généralement incomprise.

Pour cette raison, les Grecs furent traités d'enfants par les Égyptiens qui ne prirent pas le change sur les hiéroglyphes. Car, lorsque les hiérophantes figuraient une déesse avec une tête de chatte sur un corps de femme, personne ne pouvait croire à l'existence réelle du personnage allégorique.

Les philosophes grecs se sont fourvoyés à la suite du peuple : ils accordèrent la réalité aux abstractions de l'esprit et l'idiot Platon attribua même aux idées une existence propre en dehors du cerveau. Dans cette voie, les Grecs furent dépassés par les Romains qui élevèrent des autels au bruissement des entrailles, au dieu Pet.

Devant de telles aberrations, on se demande si les druides n'ont pas pris un sage parti en n'écrivant pas. Aussi bien, que faut-il pour comprendre cet univers ? Quelques pierres rangées en cercle et quelques traits sur un menhir.

Ainsi, toute la philosophie druidique est exposée sur le menhir de Gavrinis.



Expliquons cette figure d'après les doctrines des Druides et des Pythagoriciens sur les nombres ou coordinations de l'être.

L'être, c'est-à-dire l'univers, est l'unité suprême, nommée monade par Pythagore et exprimée par le monolithe.

La direction elliptique des traits (style ogivale) indique le mouvement, contrairement au plein cintre romain qui exprime la fixité. La philosophie sérielle des Druides s'attachait, en effet, à étudier la progression et la génération des êtres.

L'ensemble de la figure représente la succession des choses, naissant les unes des autres et possédant tour à tour la faculté génitrice[1]. Comme pour le polypier,

[1] Macrobe, Saturnales, ch. VIII. C'est ainsi qu'on explique le mythe de Vénus uranienne née de l'Océan.

le pouvoir de donner la vie appartient d'abord aux couches primitives, puis aux couches récentes. De même, les influences fécondatrices ont passé de la sphère des fixes aux planètes, et de celles-ci aux êtres organisés, de sorte que chaque ordre de puissance fut dieu à son tour.

L'espace abrupte, à la base, représente le premier état de la matière : c'est la pierre Agdis qui, humectée par Jupiter lorsqu'il désira Cybèle, donna naissance à l'hermaphrodite Agditis, c'est-à-dire à la première formation, mâle et femelle.

On compte sur le menhir six groupes ovales : nous avons vu que ce nombre exprime la substance sensible, la matière universelle, la force génératrice, nommée aussi Vénus.

Les deux triades représentent le monde inférieur et le monde supérieur (les deux mondes de Pythagore, l'un physique, l'autre intellectuel), Cybèle et Attis, l'homme primitif et l'homme nouveau, le Chêne et le Gui, la nature naturante et la nature naturée.

Dans la première triade, le premier groupe est le Un, image de la monade. C'est l'essence simple du monde, abstraction faite de toutes les qualités. C'est la partie active, masculine de l'univers, c'est le principe igné qui anime les astres brillants de lumière et les animaux doués de calorique. Les sept lignes composant le groupe signifient les sept jours de la création : la dernière, incomplète, exprime le repos du septième jour.

Le deuxième groupe de la première triade indique le principe féminin, passif ou humide. Les huit lignes

composantes, c'est la divine ogdoade de Pythagore et des Gnostiques, c'est la puissance numérique du cube, c'est Cybèle, racine du monde matériel.

L'autre groupe complète la trinité du monde physique composé de l'esprit igné, de l'humide radical et du sel fixe.

La seconde trinité a trait au monde intellectuel : elle représente l'esprit, l'âme et l'instinct sensoriel. Les sept lignes composantes indiquent la seconde semaine de la création (ou création morale et parfaite) et les sept planètes.

Parmi les autres monuments mégalithiques, nous citerons les cromlechs et les dolmens. Les premiers, composés de douze pierres rangées en cercle, rappelaient les douze divisions de la sphère céleste et ouvraient le champ aux observations astrologiques. En langage liturgique la pierre sacrée est devenue un nom propre qu'on a donné, sans altération, au premier des douze apôtres,

Les dolmens indiquaient, par leur inclinaison, l'obliquité de l'écliptique sur l'équateur.

§ V. — RÈGNE DE BACCHUS.

Nous avons retrouvé dans le druidisme les trois périodes humanitaires correspondant aux règnes d'Uranus, de Saturne et de Jupiter. Les druides propre-

ment dits disparurent au commencement de la quatrième époque qui constitue l'ère chrétienne. Celle-ci, sous un nouveau nom, donna un grand développement au culte de Bacchus, nommé Jésus par la secte catholique.

Entre Bacchus et Attis existe une simple nuance : car celui-ci désigne le soleil vernal, tandis que l'autre symbolise le soleil automnal. D'ailleurs, ils sont tous deux les *serviteurs de la Bonne déesse :* c'est même, d'après le Lydien, la signification de Sabazius, surnom de Bacchus dans les mystères.

On a, anciennement, remarqué la conformité des églises de Gaule et d'Asie Mineure. En effet, les apôtres de la foi nouvelle qui vinrent d'Asie Mineure en Gaule, n'étaient autres que les Galates, prêtres d'Attis[1], revenant dans leur pays pour y prêcher la solidarité.

Les Orgies, d'ailleurs, se pratiquaient dans la Gaule. D'après Denys Périégète, « les femmes Amnites, excitées, couronnées de lierre noir, célébraient pendant la nuit, selon les rites, les mystères de Bacchus, avec bruit et vacarmes. » Denys, en sa qualité de navigateur, place ces scènes sur le littoral de la Manche, mais nul doute qu'elles ne fussent pratiquées à l'intérieur de la Gaule, où, d'après Pline, on connaissait « le sacrifice du pain et du vin. » Il nous suffit de mentionner cette phase ultime du druidisme.

[1] Ils portaient le propre nom de Galli, Gaulois.

APPENDICE

LES FRANCS ET LEURS DIEUX

Les Francs sont des plus intéressants parmi les tribus celtiques. Tandis que les autres Gaulois s'étaient laissés subjuguer par les Romains, les Francs ont expulsé de notre territoire la rapacité et la pourriture latines.

Ils nous ont montré la manière de se débarrasser d'un adversaire : c'est en frappant plus fort que lui. Leur attaque était admirable. Ils lançaient à distance la francisque et arrivaient en même temps qu'elle sur l'ennemi, qui, assommé du premier coup, était ensuite entrepris en détail avec la framée. C'est la raison de ce beau nom de Francs, (de *frangere*, *fracasser*.) Leur vivacité les range parmi les Celtes et non parmi les lourds Teutons.

L'œuvre immense des Francs n'a au-dessus d'elle que la glorieuse Révolution française.

Quant à leurs croyances, c'étaient celles que les Samothraces avaient apprises des primitifs Pélasges. D'après Grégoire de Tours, les Francs comptaient parmi leurs dieux les eaux, les forêts, les oiseaux, les bêtes sauvages et ils s'en étaient faits des images.

Mais Grégoire est sujet à caution. Tacite dit expressément que les Germains ne représentaient les dieux sous aucune forme humaine, ni animale *a fortiori*[1]. Or, ce nom de Germains désignait primitivement les Francs, et fut quitté par eux lorsqu'il fut étendu aux nations gothiques. Dans l'énumération faite par Grégoire, les deux premiers termes, seuls raisonnablement admissibles, constituent l'analogie des religions franque et gauloise[2].

Note I. — SUR LE SOUFFLE PSYCHIQUE

« Les deux ventricules antérieurs de l'encéphale élaborent le souffle psychique, contenu dans la voute à trois piliers, à laquelle adhèrent les membranes du *septum lucidum*. Celles-ci, agitées par le soufle, le renvoie au canal céphalo-rachidien et à la glande pinéal jusqu'au cervelet et, de là dans la moëlle épinière, les nerfs, par tout le corps, en dernier lieu dans les génitoires. » Galien, Fonctions des organes.

Note II. — DISTINCTION ENTRE LES JUIFS ET LES CHALDÉENS

Il ne faut pas confondre les Chaldéens avec les Juifs. Les premiers se consacraient aux sciences et passaient leur existence à observer, sur la tour carrée de Babylone, le lever et le coucher des astres. Le peuple juif ne pensa qu'à l'argent : comme signe particulier il maintint, dans un état d'infériorité, ses femmes considérées comme jouets et par suite, devenues inconscientes. Celles-ci causent une impression olfactive qui étonna les théologiens du siècle dernier, et qui ne contribue pas à les élever au premier degré de l'échelle physiologique. Si c'est là un peuple élu !

[1] La phrase de Tacite est une critique à l'adresse de l'anthropomorphisme des Romains, mais n'a pas un sens limitatif.

[2] Nous avons établi l'unité des races gauloises et franques dans la brochure sur les Francs. Lisez la note III.

Les Chaldéens et les Juifs se sont rencontrés à Babylone, comme étrangers. Les Juifs apprirent des Chaldéens beaucoup de choses et les consignèrent par écrit dans la bible : ce sont les seules parties intéressantes du livre.

Note III. — sur les francs

Nous avons démontré, dans une précédente publication, que le nom de Germains désignait proprement les Francs, une des nations celtiques ou gauloises ; nous avons établi la distinction entre les Francs d'une part, et les Allemands et peuples gothiques d'autre part.

A l'appui de notre argumentation, nous invoquons deux nouveaux textes. Eustathe, sur le vers 285 de Denys Périégète, distingue les deux peuples en ces termes : « Les Germains sont limitrophes des Allemands. » Il ajoute : « Leur nom en latin, signifie qu'ils sont frères et germains des Gaulois auxquels ils ressemblent par le sort, la manière de vivre et les mœurs. »

L'autre texte est de Strabon, l. IV, ch. III, § 4. Cet auteur dit que les Suèves sont Germains d'origine : il établit ainsi qu'ils ne le sont plus, et qu'ils se sont mélangés. Procope nous dit également que le nom d'allemands appliqué aux Suèves, signifie hommes de toute race.

SCORIES

D'après Diodore, les Atlantes ou riverains de l'atlantique, les Phrygiens et les Galates racontaient la même fable sur Cybèle.

* * *

Pluton a pris, en qualité de frère de Jupiter, la place de Saturne dans la religion des Samothraces.

* * *

Ana, Anna, Nana, sont des noms très-répandus dans le monde antique. Outre la déesse irlandaise Ana et la déesse latine Anna, on trouve Anna la sœur de Didon [c'est-à-dire de Vénus, Gwen-

dydd en Kymrique]. Une autre Anna ou Nana fille du fleuve Gallus, est mêlée à l'aventure d'Attis.

*
* *

Les Grecs et les Romains ont trouvé le moyen d'écrire pendant quatorze siècles sans un cri du cœur.

*
* *

Davies (Celtic researches), dit avec raison que les pommes d'or et les pommiers de Merlin sont les constellations et les étoiles. Merlin, frère de Gwendydd, c'est-à-dire de la planète Vénus, est la planète Mercure.

*
* *

Le savant M. Roztan le Danoys établit l'identité du Gaulois Hésus avec le grand Ase, le dieu suprême de la mythologie scandinave dans les textes primitifs.

*
* *

Vénus, ou la Matière primigène, est mâle et femelle. C'est pourquoi la Vénus de Milo a l'air *garçon*. C'est un personnage symbolique que nos ignorants professeurs d'histoire ont pris pour un type de beauté féminine.

*
* *

D'après Diodore, les Atlantes ou riverains de l'Atlantique avaient sur Cybèle les mêmes croyances que les Phrygiens et les Galates.

L'océan germanique était appelé autrefois mer saturnienne : ce qui prouve que le culte de Saturne était pratiqué dans les îles de l'ouest.

Paris, 4 juin 1885.

FIN

Imprimerie de DESTENAY, à Saint-Amand (Cher)